

## *LA FEMME ET LE SACRÉ*

Actes d'un colloque organisé par  
l'Association Kubaba (Université Paris I)

*L'Harmattan*, 2016, 222 p., 23,50 €

Il est très dommage qu'une véritable introduction ne précède pas l'ensemble des contributions issues de ce récent colloque sur *La Femme et le sacré* et réunies par Patrick Guelpa. Elle aurait permis au lecteur moyen de saisir plus facilement le lien entre des pratiques, des rites apparemment totalement distincts ; elle aurait peut-être contribué à définir le sacré, tel que l'entendent ici les spécialistes de civilisations très différentes, dans le temps et l'espace.

En tant qu'historien ou philologue, chaque auteur apporte sa pierre, érudite, aux relations que les femmes ont entretenues ou entretiennent encore parfois avec le sacré - ou le divin. Les époques sont différentes, les civilisations également. On passe ainsi de Rhéa, la mère de Romulus et Rémus à Hildegarde de Bingen, des matrones romaines à une Islandaise exceptionnelle. D'un côté, le paganisme et ses croyances religieuses et de l'autre, le christianisme qui souvent reprend de vieux rites païens.

Les traces et les récits qui sont arrivés jusqu'à nous révèlent plus volontiers le parcours de femmes exceptionnelles que celui de la multitude ; sans plus de surprise, on constate que les femmes et les cultes féminins sont d'abord et toujours adaptés à la fonction reproductrice. À quelques rares exemples près, comme à Rome où les divinités des femmes, polyvalentes et protectrices de la cité, donnent à ces dernières un rôle non négligeable ; privilège que les hommes ont vite fait d'élaguer. On imagine les frustrations qui ne pouvaient qu'en résulter et qui poussaient les femmes à se tourner vers des religions venues d'ailleurs, tel le christianisme qui, cependant, les renvoyait à leur position subalterne... et pour partie, les y renvoie aujourd'hui encore.

Parmi les femmes exceptionnelles retenues dans le livre, citons l'Égyptienne Nitocris, la « divine adoratrice d'Amon » qui jouera un rôle diplomatique étonnant, ou bien la grande voyageuse islandaise qui, aux alentours de l'an mil, créa un pont entre deux, voire trois continents et devint la médiatrice entre le paganisme de son pays natal et la religion de Rome. Son histoire nous vaut des pages savoureuses, dignes des plus belles sagas nordiques, alors que dans un autre registre, l'Annonciation de Grünewald, mélange de grâce et de mystère, est l'objet d'une description particulièrement émouvante.

Or le sacré n'est pas toujours religieux, ce que met en évidence une épopée tirée des forêts profondes de la Russie occidentale. Une femme aux pouvoirs étranges entretenait un lien spatial avec la forêt à laquelle était conféré un caractère sacré ; forêt bienfaisante, ou terrible si on n'en respecte pas les règles (illustration parfaite du caractère ambigu du mot sacré). Anni qui a connu bien des mésaventures dans la forêt était aussi la femme qui sait parler aux arbres tout comme aux hommes, elle maintenait ainsi un lien autre, avec le sacré, grâce aux mots et à la parole. Les femmes en tirèrent à sa suite un statut spécifique. Dans cette épopée, le sacré doit être compris comme un espace - la forêt - et comme un discours dont les mots relient non seulement à la nature mais aussi aux hommes.

La lecture de cet ouvrage, réservé à un public cultivé, montre la diversité des modes d'expression féminine vis-à-vis du sacré, lui-même offrant une multiplicité d'occurrences. Finalement, la femme est toujours là, ou plutôt, « n'est pas absente », même si son rôle est souvent oublié ou occulté.

Jacqueline Amphoux